



CLASSIQUES
GARNIER

Édition de MONTANDON (Alain), « Préface », *Le Voyage à Brunswick. Roman comique*, KNIGGE (Adolph von), p. 9-22

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-13570-8.p.0009](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-13570-8.p.0009)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 1992. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

Préface

Le célèbre humoriste de Göttingen, Lichtenberg, a stigmatisé dans ses aphorismes et ses fameux cahiers de notes le manque d'originalité du roman allemand du XVIII^e siècle, incapable d'atteindre au génie romanesque des œuvres anglaises sentimentales, du fait même du milieu allemand caractérisé par une vie et un esprit provinciaux limités, provenant en partie du morcellement de l'Allemagne en centaines de petits États et sans grandes capitales :

Notre mode de vie est devenu si simple, et tous nos usages sont si peu mystiques, nos villes sont si petites, le pays sans secret, tout est si naïf, qu'un homme qui veut écrire un roman allemand ne sait comment il doit assembler ses héros et nouer une intrigue (Cahier E, 153).

La vie quotidienne triviale d'une Allemagne bon enfant s'oppose aux extravagances d'une narration romanesque avec ses substitutions d'enfant, ses enlèvements, ses amours échevelées, ses séducteurs démoniaques, ses intrigues à rebondissement qui font se succéder coups de foudre à coups de théâtre. Puisqu'en Allemagne, « les parents élèvent eux-mêmes leurs enfants », ces échanges et ces substitutions qui étaient à la source de nombreuses histoires, ne sont plus possibles et un ressort essentiel du romanesque disparaît. Les modèles offerts par la littérature anglaise, vers laquelle se tournent tous les regards des lecteurs germaniques de l'époque, ne peuvent être acclimatés en Allemagne, pense Lichtenberg, pour la simple raison que les cheminées qui servent là-bas de passage secret aux amoureux feraient périr en Allemagne l'amant entreprenant (à la condition qu'il ait déjà pu monter sur le toit, tâche autrement difficile qu'en Angleterre où ceux-ci forment de véritables boulevards érotiques). Et si l'on peut enlever une jeune fille le soir à Londres, elle peut être en Écosse ou en France le lendemain. Mais la lenteur des diligences allemandes fait qu'un père peut dormir sur ses deux oreilles pendant trois jours : il la rattrapera le quatrième en quelques heures de cheval ! D'ailleurs, les diligences allemandes sont si hautes et difficiles d'accès pour une jeune fille qu'elle ne pourrait guère y monter seule, à moins de s'être fort longtemps exercée dans l'art de grimper aux pommiers ! Bref, quand bien même elle arriverait à y prendre place, aucune intrigue ne saurait s'y nouer, « car on a autre chose à faire dans les voitures de poste allemandes que de bavarder

der : on doit se tenir fermement quand arrivent les trous ou, dans les pires cas, se tenir prêt à sauter ; on doit faire attention aux branches et se courber à temps pour que chapeau ou tête reste à sa place. »

Cette réflexion humoristique témoigne du rejet de la forme romanesque traditionnelle au profit d'un tableau de la vie réelle, et en faveur d'une nouvelle forme d'écriture appelée épopée comique bourgeoise, genre pour lequel Fielding et Sterne, mais aussi Cervantes, Marivaux, Lesage, Goldsmith et Smollett, servent de modèles. Le roman comique prend pour cible les conduites extravagantes des individus, qui sont en contradiction avec une conduite saine et rationnelle. Aussi comique et satire sont-ils alliés pour tourner en ridicule les aberrations multiples d'un être ou d'un groupe social (le caractère grossier, orgueilleux, borné ou fanatique de certains Allemands manquant d'éducation, de culture et de bon sens) et montrer par contraste ce que doit être une conduite éclairée. Ainsi que le disait Fielding dans sa Préface aux Aventures de Joseph Andrews, le roman comique

diffère dans ses personnages, car il présente des gens de rang inférieur et par conséquent des manières moins relevées, alors que le roman sérieux ne nous en offre que du plus haut rang, et enfin dans le style, en ne faisant état que du plaisant en place du sublime.

Au caractère idéal est substitué le caractère réel, et l'on s'intéresse à toutes les classes de la société.

Le roman allemand des Lumières n'a pas manqué d'utiliser comme fil directeur de sa composition le récit de voyage qui, du Don Quichotte de Cervantes au Voyage sentimental de Sterne, en passant par toutes les pérégrinations picaresques possibles, permet au narrateur d'aligner épisode sur épisode, sans trop de contraintes, tout en faisant se frotter son héros aux multiples réalités des êtres et des choses. Le voyage de Joseph Andrews et du Pasteur Adams (pasteur célèbre qui va, nonobstant sa naturelle modestie, chercher la gloire dans la capitale, au moyen de sermons qu'il a lui-même écrits et qu'il compte bien faire éditer, mais qu'il a malencontreusement oubliés à la maison) et les pérégrinations de Tom Jones (avec ses rencontres d'auberge) n'ont pas manqué d'inspirer Knigge dans sa rédaction du Voyage à Brunswick.

Écrire un roman comique n'était pas chose aisée et ceux qui s'y sont essayé, tels Musäus, Schwager, J.G.Müller, Wieland, Wezel, Hippel, H.L. Wagner, J. Pezzl, Kotzebue, Jean Paul, Cramer, Bentzel-Sternau et bien d'autres, ont eu des succès fort divers. La difficulté soulignée par Friedrich von Blanckenburg dans son Essai sur le roman (Leipzig et Liegnitz, 1774) est qu'il est bien plus difficile de peindre un caractère réel qu'un caractère idéal, plus difficile de saisir un Tom Jones qu'un Grandison. L'ami de

Knigge, Johann Gottwerth Müller, auteur d'un roman comique fort plaisant, Siegfried de Lindenberg (Hambourg, 1779), racontant l'histoire d'un petit hobereau fruste et ignorant, au demeurant fort sympathique, qui se prend, nouveau Don Quichotte de la noblesse, pour un grand personnage et est de ce fait entraîné dans des aventures désopilantes, écrivait dans la préface à ses Romans comiques de l'homme brun que

la sorte de roman qui peut être utile au plus grand nombre et nuisible au minimum, est celle qui représente l'homme tel qu'il est réellement, comme un composé de bien et de mal, de ridicule, de sagesse et de folie. De tels livres ont au moins l'avantage décisif de procurer une certaine connaissance du monde et des hommes.

Voilà donc affirmé l'idéal du romancier de l'Aufklärung qui voit dans le genre romanesque ainsi compris, non pas une évasion du monde réel, mais bien au contraire un miroir de l'existence permettant au lecteur, tout en se divertissant, de mieux comprendre le monde dans lequel il vit, les hommes et la société. Dans son essai Des écrivains et de l'écriture Knigge dit du roman :

Aucun genre d'écrit ne semble plus apte à unir l'utile à l'agréable et à habiller les vérités importantes et sérieuses d'un costume agréable, que le roman. Là, on représente les images de la vie réelle sans que le peintre soit obligé de se soumettre aux nombreuses contraintes qui sont celles de l'écrivain dramatique. Il peut utiliser avec le plus grand succès le thème le plus insignifiant, qu'il soit vrai ou inventé. Il peut faire paraître autant de personnes, de toutes classes, qu'il lui plaira, à la seule condition de les assembler en un seul groupe principal. Il peut mettre en scène une diversité infinie de caractères.

Sterne et Lesage sont cités comme modèles exemplaires d'une écriture qui est comprise comme une « communication publique des pensées, une conversation imprimée, un dialogue avec le monde des lecteurs ». Ceci explique les nombreuses digressions, apartés et réflexions émaillant l'œuvre, qui ne sont pas de réelles digressions, mais qui font partie intégrante d'un roman écrit par un moraliste infatigable, qui veut cultiver son lecteur et donner une orientation « utile, enrichissante, consolatrice et vertueuse » à son œuvre.

Le prétexte du roman de Knigge repose sur un fait réel, une anecdote qui défraya la chronique de l'année 1788 : l'ascension en ballon du docteur Blanchard, le 10 août 1788, et une petite histoire qui circula à ce propos à Brunswick, ville dans laquelle se trouvait justement Knigge ce jour-là, non pour assister au spectacle du véhicule aérien, mais pour rendre visite à un ami, car Knigge s'intéressait peu lui-même aux « miracles de Saint Blanchard », dont il ne voyait guère l'utilité.

A quoi riment ces promenades aériennes ? Elles n'ont aucune utilité pour les sciences, car il n'y a là aucune recherche nouvelle, aucun nouveau mécanisme. On n'y recherche pas un nouveau gouvernail ni à faire des observations

atmosphériques. Non! Ce n'est qu'un simple spectacle qui ne soulève l'admiration que parce qu'un homme court un risque...

Ce n'est donc pour lui qu'un spectacle de cirque fort onéreux, car les sommes dépensées auraient pu servir à venir en aide «à quelques milliers de pauvres». On voit que les mêmes arguments ont pu à nouveau être utilisés près de deux siècles plus tard à propos du programme Apollo et de l'aide au tiers-monde. Il ne s'agit à ses yeux que d'une entreprise destinée à satisfaire la vanité et l'orgueil d'un homme aimant voir son nom imprimé dans les journaux.

Mais Knigge sait utiliser ce spectacle, la curiosité des badauds, pour composer une intrigue inspirée par le fait divers qui fit rire la bonne ville de Brunswick, l'histoire de cette famille de commerçants de Nuremberg, venue voir tout spécialement l'ascension du docteur Blanchard et qui, fatiguée par le voyage et les chaleurs de l'été, s'arrêta dans une auberge pour se restaurer et se rafraîchir, au moment même où le ballon s'élevait dans les airs. Knigge a également utilisé pour camper ses figures des personnages ayant réellement existé, ainsi que le rapporte son gendre. Des traits autobiographiques peuvent être également relevés : Knigge a lui aussi été trompé et volé par un musicien ambulant au cours d'un de ses voyages. Mais l'écriture / imitation n'est pleinement réussie que parce que l'auteur sait dessiner avec légèreté et finesse les aspects caractéristiques et symboliques des caractères, des attitudes et des événements. L'ascension en ballon, si elle nous renseigne sur un spectacle alors fort à la mode, est éminemment symbolique. Il est d'autant plus remarquable que nos protagonistes soient, du fait de leur balourdise, privés de cette vision et frustrés du miracle de Saint Blanchard. Cette version originale, qui pourrait être qualifiée du sous-titre «en attendant Blanchard», a su garder de nos jours une grande fraîcheur. Finalement, la curiosité des provinciaux est bien punie, mais si le but de leur voyage est un échec, puisque non seulement le ballon disparaît, mais aussi les sermons ne seront pas publiés, leurs pérégrinations n'auront pas été inutiles : ils ont tous tâté de l'air d'un monde plus large, plus ouvert que celui de Biesterberg. Les efforts comiques des petits bourgeois provinciaux pour prendre part à la vie de la société et voir les nouvelles découvertes dues aux progrès de l'ingéniosité humaine ont fort divertit le lecteur. Et les jeunes gens du roman finissent quant à eux par satisfaire leurs penchants de cœur.

La rêverie attachée au vol dans les airs est fort souvent teintée de sensations voluptueuses et d'images érotiques. C'est du moins ce que dira plus tard un autre Viennois éclairé, le docteur Sigmund Freud, que Knigge ne pouvait évidemment pas connaître. Mais Knigge est homme, et il nous fait

pressentir que le voyage de ses héros est aussi un voyage à la découverte de l'amour. Aller voir voler le ballon de M. Blanchard, c'est aller regarder la forme parfaite, absolue, celle d'une sphère qui, libérée de la pesanteur, « pousse le derrière » de l'homme, comme le croit le bailli Waumann. On pourrait voir un symbole de l'impuissance de nos badauds dans l'échec partiel qu'ils encourent, dans l'impossibilité où ils se placent involontairement d'assister à l'envol et de participer à l'allégresse générale. Finalement ils doivent se résigner à l'idée du seul spectacle qui leur reste, celui de l'envol d'un chien, dérision des plus sublimes aspirations érotiques. C'est vrai qu'ils sont trop lourds, trop balourds pour goûter à l'ivresse du vol et que le terme de leur voyage est le retour à la maison vers, laquelle ils se hâtent après l'écart imprudent.

Il était fort habile de la part de l'auteur de lier son histoire d'amour à une histoire d'aéronautique. Xavier de Maistre, lui aussi sensible aux charmes de l'ascension en ballon, écrivait : « Honneur aux Dames !... des êtres qui n'ont rien de commun avec les ballons que de faire tourner les têtes. » Derrière la découverte scientifique et technique, cherchons la femme. Derrière le citoyen Montgolfier, cherchons la citoyenne. Brisson, dans son Dictionnaire raisonné de Physique, dévoile l'origine de la célèbre invention :

Je ne fais que répéter ce que le citoyen Montgolfier m'a affirmé lui-même, lorsqu'il est venu à Paris annoncer la découverte. La citoyenne Montgolfier ayant placé un jupon sur un de ces paniers d'osier à claire-voie dont les femmes font usage pour sécher leur linge, le jupon fut élevé jusqu'au plafond. C'est de ce fait que sont partis les citoyens Montgolfier.

La fièvre aérostatique, saisissant la « coquette physicienne », fait dire :

*Je suis, je crois, assez aimable ;
Qui veut me suivre ?
Vite, allons. J'excelle dans l'air inflammable.
Point de chute avec mes ballons.*

La veine érotique de l'aéronautique fait écrire pièces et chansons. Le soir du 10 août 1788, date de l'ascension de Blanchard à Braunschweig, une représentation est donnée au théâtre, organisée par Friedrich Grossmann, son directeur et ami intime de Knigge : il s'agit de la pièce amusante de Bretzner : L'amoureux à la Blanchard ou Les Ballons, précédé d'un prologue musical, « Blanchard au Parnasse ». Le titre primitif de la pièce était : Les ballons de l'amour à la Montgolfier (Leipzig, 1786).

Une telle ivresse des cimes, alliée souvent à de premiers échecs spectaculaires, fit naître quantité de libelles et de vers moqueurs sur un art jugé non seulement dangereux, mais inutile et absurde. Wieland se moquait dans L'aéropétomanie de cette pratique très française, mode orgueilleuse et ridicule. Grimm, dans sa Correspondance, relève qu'on

ferait un livre beaucoup plus fou que celui de Cyrano de Bergerac en recueillant tous les projets, toutes les chimères, toutes les extravagances dont on est redevable à la nouvelle découverte.

Il est d'ailleurs d'autres moyens de s'élever dans les airs que celui de prendre un ballon. Ne parlons pas de celui de la chanson intitulée Défense d'une découverte merveilleuse (1782) :

*Voler est un art charmant
Chacun en raffole
Mon tailleur en est régent,
Il en tient école.*

Nous savons que nos héros sont des arroseurs arrosés qui, voulant voir voler, sont eux-mêmes volés. Il est d'autres moyens de s'élever dans l'éther, celui que rapporte le Mercure de France d'avril 1784, avec sa Chanson Bachique qui veut que si Montgolfier confie son génie à l'air, d'autres trouvent ailleurs un moyen de transport différent... et de terminer en disant :

*Je vois l'Olympe et tous les Dieux
Au fond du verre.*

A l'enthousiasme aérien est opposée une voie plus terrestre, la boisson pour ceux-ci, ou l'écriture pour ceux-là — autre moyen de s'élever sans quitter le plancher des vaches. La comparaison est fréquente, et Gœthe met en parallèle dans ses Mémoires la vraie poésie et l'ascension d'un ballon. Dans une lettre à Madame de Stein (7 juin 1784), il écrivait :

C'est d'ailleurs le caractère des productions spirituelles voltairiennes... On peut le comparer à un ballon qui s'élève au-dessus de tout grâce à un air qui lui est propre et qui de là-haut ne voit à ses pieds que des plaines là où nous voyons des montagnes.

Jean-Pierre Blanchard, le héros du jour, était né aux Andelys, le 4 juillet 1753. Intéressé aux moyens d'élever l'homme dans les airs, il avait décrit dans le Journal de Paris sa découverte, celle d'un vaisseau volant muni de six ailes, découverte que le physicien Lalande critiqua l'année suivante en démontrant l'inanité de l'invention. 1783 est l'année du grand départ : les frères Montgolfier font un ballon dans lequel montent le 20 novembre Jean François Pilâtre de Rozier et le marquis d'Arlandes. C'est pour Blanchard une révélation :

Je rends un hommage pur et sincère à l'immortel Montgolfier sans le secours duquel j'avoue que le mécanisme de mes ailes ne m'aurait peut-être jamais servi qu'à agiter un élément indocile qui m'aurait obstinément repoussé vers la terre, comme la lourde autruche, moi qui comptais disputer à l'aigle le chemin des airs.

Le 2 mars 1784, il s'élève à son tour du Champ-de-Mars pour atteindre Billancourt. Blanchard essaie de remédier à l'inconvénient

majeur de l'aérostat, l'impossibilité de le gouverner, par l'invention d'un propulseur à rames et d'un gouvernail qui suscite les moqueries envers « les gasconnades à la Blanchard ».

Dès la première fois, l'envol d'un ballon fut un spectacle que pouvaient admirer les badauds en payant un droit d'entrée. L'intérêt de l'envol d'une fusée Apollo ou d'une navette spatiale de nos jours peut à peine donner une idée du succès qu'avait à l'époque une telle manifestation, qui tenait à la fois de la tentative scientifique et de la pure représentation. Blanchard fut l'un de ceux qui surent faire une publicité très payante à ses performances.

*Au Champ de Mars il s'envola
Au champ voisin il resta là,
Beaucoup d'argent il ramassa
Messieurs, sic itur ad astra!*

Il est vrai que le spectacle était fort cher : pas moins de six livres pour assister à la seconde ascension, à Rouen le 23 mai 1784, et qui dura une heure vingt minutes. Les succès répétés firent de Blanchard un personnage célèbre, récompensé par le roi. Il s'envola d'Angleterre, de Belgique, d'Allemagne, etc. Bruxelles, Gand, La Haye, Aix-la-Chapelle, Hambourg, Liège, Valenciennes, Nancy, Strasbourg, Leipzig voient tour à tour s'élever dans les airs le ballon de M. Blanchard. Le 12 novembre 1787, il rassemble à Nuremberg 90 000 spectateurs. L'année 1788, il s'élève de Bâle, de Metz, de Brunswick et de Berlin, où il est reçu par le roi Frédéric-Guillaume. L'ascension à Brunswick fit l'objet du compte rendu suivant dans le Journal de Brunswick du 12 août 1788 :

Dimanche dernier, Monsieur Blanchard nous donna en vérité le spectacle merveilleux et sublime de son essai aérostatique, admirablement réussi, au-delà de toute attente. Il se rendit vers une heure sur les lieux préparés depuis plusieurs jours destinés au remplissage du ballon, sur le rempart, pour sa trente-deuxième ascension aérienne. Il commença à remplir d'air le grand ballon qui devait l'emmener. Vers deux heures, deux coups de canons signalèrent que le voyage aérien allait commencer réellement. A quatre heures, le grand ballon était totalement rempli et l'on gonfla un petit ballon que l'Altesse royale régnante, Madame la Duchesse, eut l'honneur de lâcher à quatre heures et quart. A cinq heures exactement, Monsieur Blanchard quitta terre à l'aide de ses ailes artificielles, qu'il employait en place de gouvernail. Il avait dans sa nacelle quatre-vingt-dix livres de lest, dont il se déchargea à quatre reprises. Lorsqu'il survola le centre de la ville, il avait atteint une altitude de 3640 pieds français. Monsieur Blanchard se déplaçait au-dessus de la ville en manœuvrant ses ailes que l'on pouvait distinctement reconnaître ; il saluait les habitants de Brunswick avec son drapeau, sur lequel il y avait le cheval de Brunswick. Il volait, l'air étant totalement immobile, à son gré et quitta la ville lorsque son ballon eut atteint l'altitude de 4085 pieds. Après s'être débarrassé de tout le lest, il atteignit l'altitude maximale de 5869 pieds à cet essai. Le vent était au début sud-sud-ouest, puis à la fin plein ouest, suivant exactement la route que le ballon avait prise. Le thermomètre indiquait vingt degrés à terre et cinq degrés à l'altitude la plus élevée ; la différence était donc de quinze degrés.

Monsieur Blanchard a fait son ascension en présence de toute la famille princière, parmi laquelle nous avons eu la chance de voir cette fois le duc Friedrich de Brunswick, de nombreux nobles étrangers et une foule innombrable de spectateurs. Il atterrit à environ une heure de la ville sur la dite lande de Lammer. Par des manœuvres et grâce à l'aide de certains qui l'avaient suivi, il se rendit à nouveau à l'endroit d'où il était parti et quitta sa nacelle. Il fut conduit ensuite en grand triomphe sur une haute voiture à travers la ville au Grand Café, parmi les acclamations incessantes de milliers de personnes criant « Vive Blanchard ! ». De là il fut accompagné au petit théâtre princier où Monsieur Grossmann lui donna à voir une belle saynète en son honneur. Un bal fut organisé au Grand Café en l'honneur de Blanchard.

Blanchard, frappé d'apoplexie vingt ans plus tard, en février 1808, mourut en mars 1809, mais sa femme continua les ascensions. Intelligente, énergique et téméraire, elle en fit 67, c'est-à-dire plus que son mari qui n'en fit que 59... Elle périt dans un accident de son aéronef.

La « fièvre aérostatique » qui avait commencé en Allemagne avec l'ascension malheureuse du baron de Lutgendorf avait également une dimension politique, l'idée du vol étant de plus en plus souvent liée au XVIII^e siècle au désir de liberté. Dans l'Histoire de Rasselas de Samuel Johnson, on voyait déjà une tentative d'envol placée sous le signe de la fuite hors d'une prison. Il s'agit de se libérer de la monotonie d'un monde contraignant. Aussi, voyages vers les autres mondes ou vers les îles utopiques traduisent-ils ce désir de changement. L'image de l'envol est pour cette raison une image privilégiée des progrès des Lumières, comme le montre le livre anonyme paru à Londres en 1793, un Voyage dans la lune. Fortement recommandé à tous ceux qui aiment la liberté, ou celui de Carl Ignaz Geiger, Voyage d'un habitant de la terre sur Mars, publié en 1790. L'aéronaute est un révolutionnaire, et c'est dans ce sens qu'un écrivain comme Jean Paul utilise l'image de l'« homme haut », du génie qui, brisant les barrières d'un monde conventionnel, s'élève au-dessus des petits bourgeois rationalistes et des philistins pour goûter la liberté des espaces infinis. Le Journal de bord de l'aéronaute Giannozzo écrit en 1800, est un témoignage génial de l'enthousiasme critique, révolutionnaire et poétique du héros jean-paulien.

Knigge n'a pourtant pas utilisé cette image pour son roman, bien que fervent admirateur de la Révolution française. Il s'est violemment opposé aux adversaires de celle-ci, ainsi qu'aux adversaires des Lumières. Il s'en est pris non seulement au bénédictin Schirach, au fameux professeur d'éloquence de l'Université de Vienne, Aloys Hoffmann, qu'il tourne en ridicule dans le Voyage à Brunswick, mais aussi à Zimmermann, le célèbre médecin suisse, auteur d'écrits littéraires sur la solitude, qui était un aristocrate fanatique persécutant de façon maniaque tout ce qui pouvait rappeler une quelconque idée démocratique. Zimmermann, en plein

délire pathologique, pensait que les jacobins français allaient lui retirer la nourriture et qu'il allait mourir de faim. Soutenu d'abord par Kotzebue, puis par le fameux Hoffmann qui lui ouvrit les colonnes de son journal, Zimmermann écrivit un article intitulé « Adolf Knigge, baron, prédicateur révolutionnaire allemand et démocrate. Présenté par le conseiller de cour et chevalier de Zimmermann de Hanovre » (*Wiener Zeitschrift*, II, p. 317-326). Zimmermann dénonce Knigge comme l'un des agitateurs populaires les plus rusés, prêchant, avec le plus grand zèle et la plus grande perfidie, la rébellion systématique. Zimmermann, pour qui le terme même de démocrate est une injure, poursuit :

Tous les nids de démocrates allemands font écho au rêveur américain Paine et à toute la propagande de l'Aufklärung allemande. A travers toute une foule de journaux allemands, de revues savantes et politiques, on corrompt et empoisonne maintenant tout le peuple allemand et l'on cherche inlassablement et impunément à exciter ce dernier contre ses monarques, ses princes et ses supérieurs.

Dans un deuxième article de la même revue (III, p. 55-65), Zimmermann attaque quinze points du roman de Knigge, Profession de foi politique de Joseph Wurmbrand, pour montrer qu'il s'en prend à la monarchie et que les autorités doivent intervenir. Knigge se défend, exige une réparation publique, porte plainte et affirme ses raisons face à la Révolution française. Ennemi des bouleversements violents, il est pour un gouvernement éclairé qui prévient de telles catastrophes. Le 16 février 1795, Knigge gagne son procès, tout en évitant fort noblement une humiliation à Zimmermann. Knigge est le type même du « jacobin allemand » et les révolutionnaires français ne s'y trompèrent pas, qui le traitèrent en ami comme le montre l'article du *Moniteur Universel* du 5 mai 1795 :

L'armée anglaise s'est établie de vive force à Brême [...] Les gueux anglais exercent sur les habitants de cette ville les actes du despotisme le plus révoltant. Voici un fait qui caractérise leur vandalisme. Le baron Knigge, demeurant à Brême, homme célèbre par ses talents, philosophe dont les écrits recherchés du public, respirent l'amour de la liberté, de la justice et la haine des tyrans, a été arrêté par les Anglais. Ils l'ont contre tout droit des gens, fait saisir, mettre aux fers, et transférer dans les prisons de Hanovre. L'attachement éclairé et vraiment philosophique que le baron de Knigge a montré pour les principes de la révolution française, cause sa ruine.

L'arrestation mentionnée ne dura guère, il est vrai, mais elle ne contribua guère à améliorer une santé très faiblissante (Knigge mourut un an plus tard). Sa correspondance témoigne de son réel enthousiasme pour une révolution soulevant le joug du despotisme. Le 14 juillet 1790, il fêta en compagnie de Klopstock à Harvestehude le premier anniversaire de la prise de la Bastille. Ennemi du despotisme, il juge néanmoins une monarchie constitutionnelle préférable à la république. C'est, comme de

nombreux hommes des Lumières, un réformateur qui pensait trouver dans les sociétés secrètes et la Franc-Maçonnerie un moyen de transformer la société. Campe, Schiller, Reimarus, Rebmann partagent ses idées. Ce dernier, dans son éloge funèbre, l'appelle « maître et ami », « l'ami persécuté de la justice et de la vérité, l'ennemi de toute superstition et de toute folie, le travailleur infatigable au bonheur de l'humanité».

L'œuvre proprement romanesque de Knigge, si l'on fait exception de ses écrits polémiques, révolutionnaires, et d'une actualité politique brûlante, est inégale. Elle est le reflet caractéristique d'une personnalité brillante, nerveuse et instable, mais aussi de toute une époque. Ses personnages sont des représentants typiques de la sensibilité contemporaine. Ainsi Peter Clausen a-t-il, dans l'Histoire de Peter Clausen (1783-1785), la légèreté de l'aventurier irréfléchi. Le roman a dans sa première partie une structure picaresque. Le Gil Blas de Lesage, le Roderick Random de Smollett inspirent le réalisme comique de l'aventure. De condition très modeste, Peter Clausen est tour à tour soldat, vagabond, tricheur, valet, jardinier, alchimiste, éditeur, écrivain et acteur. Il s'élève à la condition, non de bourgeois, mais d'artiste. Après la seconde partie qui consiste en un manuscrit inséré, le manuscrit de Brick, robinsonnade politique et utopique ayant lieu à Tahiti, Peter Clausen fréquente le monde de la cour, mais sa chance tourne et il s'enfuit, résigné, à la campagne.

Ludwig de Seelberg est un caractère opposé au précédent : c'est un philosophe errant, incapable de s'arrêter à un système quelconque. Tour à tour misanthrope, mystique, sceptique, jésuite, réformateur, enthousiaste, égoïste, il finira par trouver une femme de bon sens. Le sous-titre de l'Histoire de Ludwig de Seelberg (1787), « Les égarements du philosophe » souligne le projet de l'auteur qui veut faire l'histoire du développement psychologique et spirituel de son héros, déchiré entre ses principes, son cœur et sa raison.

Quant à Henri de Mildenburg, de l'Histoire du pauvre Monsieur de Mildenburg (1789-1790), il est muni de maximes morales et de préceptes superflus dans une société corrompue qui le trompe, le dupe et le persécute. Dans ce roman d'éducation, l'auteur montre les difficultés pour atteindre une perfection éclairée et devenir « maître de soi ». L'antagonisme de la tête et du cœur est plus centrale ici que dans les autres romans de Knigge qui, dans la préface, dit de son héros

qu'il tombe dans de telles situations désagréables que son cœur fuit sans cesse sa raison. Ce sont ses passions qui le rongent toujours. Il raisonne trop peu et pour son malheur a bien trop de sensibilité. Ses systèmes philosophiques sont les enfants de ses passions et des humeurs qu'elles engendrent.

A l'opposé de Mildenburg, Knigge fait le portrait d'une femme parfaite, ayant reçu une éducation féminine idéale, dans la dix-septième lettre de ce roman richardsonien. La conclusion de ce Bildungsroman est rationalisatrice et moralisatrice : « Pour atteindre le plus haut degré de félicité et tous les avantages dont on peut jouir dans ce monde, pour atteindre tous les buts que l'on peut se fixer raisonnablement, il faut observer rigoureusement tous les devoirs moraux. » L'expression d'un tel rationalisme se retrouve dans le roman Le château merveilleux ou Histoire du comte Tunger (1791), qui narre fermement les manifestations surnaturelles d'un château hanté dont on donne par la suite une explication rationnelle. Le principal intérêt réside dans l'observation des réactions psychologiques humaines face à l'irrationnel.

Pourtant, l'œuvre par laquelle Knigge est devenu vraiment célèbre n'est pas un roman. Du commerce des hommes (1788) est une œuvre de longue observation répondant aux besoins de certains milieux allemands qui, devant l'exemple de la nouvelle culture bourgeoise anglaise, cherchent à fixer les valeurs et les normes régissant une heureuse communication entre les hommes. Mais ce clavecin bien tempéré du commerce social est loin d'être un simple livre de préceptes et de règles conventionnelles, un Baedeker des bonnes manières. C'est une réflexion pratique concernant la conduite de la vie dans la perspective de l'Aufklärung, pour qui le véritable objet d'étude de l'homme est l'être humain. Knigge, combattant maints préjugés de l'époque, y affirme que la valeur d'un homme dépend de la conscience de soi et de la responsabilité assumée par l'individu. Il critique avec force la morgue orgueilleuse des classes supérieures, le dogmatisme d'un clergé féodal, l'étroitesse de vue d'une bourgeoisie égoïste, etc. Livre concret, fondé sur une riche expérience, s'adressant à toutes les couches de la société, c'est un ouvrage d'un intérêt historique et sociologique fondamental, qui n'a pas encore perdu de son intérêt, et qui est souvent réédité de nos jours en Allemagne, ce qui n'est guère le cas de ses œuvres romanesques, si l'on fait exception du Voyage à Brunswick que l'admirable érudit P. Raabe a édité en 1972 avec de belles illustrations modernes. Il est vrai que cette dernière œuvre est un petit chef-d'œuvre poétique d'une époque surannée où l'on portait perruque, voyageait en carriole et entamait sans façon d'intéressantes conversations avec le premier venu rencontré dans une auberge.

Le Voyage à Brunswick est certes une œuvre de badinage, « écrite pour se délasser des affaires sérieuses », mais c'est surtout un roman admirablement mené, dont les diverses scènes et tableaux alternent avec

habileté comme dans une comédie. La légèreté et l'ironie constante du ton de l'auteur est visible dans le jeu qu'il entretient, tant avec son lecteur auquel il s'adresse, qu'avec l'objet même de sa fiction, ses procédés d'écriture, ses démêlés avec l'éditeur, etc. L'exposition commence par brosser le portrait des principaux personnages, le bailli Waumann et son niais de fils Valentin, le pasteur Schottenius avec ses cinquante-sept sermons qui doivent éclairer le monde sur toutes les situations et le forestier Dornbusch (Buisson d'épines), personnages aux noms caractéristiques, Knigge comme Fielding s'entendant à créer par leur consonance un portrait caractéristique. Une fois que la lecture de la gazette a lancé nos héros sur les routes, les voici séparés involontairement, mêlés à des aventures, des quiproquos, pris dans le tourbillon d'une activité touristique qui dévoile leur sympathique naïveté, leur manque de culture et parfois de bon sens, mais aussi leur profonde santé rustique, avant que le narrateur resserre dans les quatre derniers chapitres les fils de son intrigue, comme un homme de théâtre le fait au cinquième acte de sa pièce, résolvant les mystères, unissant les amoureux et mettant fin au voyage. Cette habileté consommée dans la composition d'une forme concise, fermée, semblable à un jeu d'échecs dans lequel l'auteur est le maître absolu de la partie, tire un judicieux parti de la concentration de l'action et du suspense qu'il sait créer, en ménageant des fins de chapitre pleines d'effets dont la solution n'apparaît qu'au chapitre qui suit, d'autres complications ayant entre-temps surgies.

A la suite des Fielding et des Goldsmith, l'auteur de ce roman comique a pour but de faire « le dessin anatomique du cœur humain ». Tristram Shandy est, comme pour de nombreux romanciers allemands de l'époque, un modèle en ce qu'il a su attirer « l'attention de l'observateur philosophique sur les traits de caractère minuscules et pourtant importants qui se révèlent dans les actions extérieures d'apparence insignifiantes », ainsi que le note Knigge dans Des écrivains et de l'écriture.

Ce réalisme du fait vrai et du détail caractéristique est mis au service d'une technique dramatique qui a toujours suscité l'intérêt de l'homme de théâtre qu'était Knigge, metteur en scène, directeur de théâtre à ses heures, écrivain et traducteur de nombreuses pièces. Le rousseauiste Knigge appréciait et condamnait dans le même temps ce produit de la civilisation et des grandes villes ; il y voyait une sorte de mal nécessaire que l'on pouvait essayer de corriger par une finalité moralisatrice.

Une bonne pièce de théâtre est un tableau pris dans la vie réelle des hommes, avec la plus grande illusion possible, tableau de personnes vivantes représenté en action par une belle imitation dans le but d'atteindre chez le spectateur une moralité tout en lui procurant plaisir et divertissement. (Des écrivains et de l'écriture)

Le sujet naturel du théâtre est le monde contemporain bourgeois, le drame et la comédie bourgeoise dont Lessing et Mendelssohn ont fait la théorie.

Knigge utilise tous les rouages de la technique dramatique, que ce soit la mise en abyme d'Agnes Bernauer, les coups de théâtre, les critiques des pièces de Kotzebue et d'autres : le monde du théâtre et de l'illusion théâtrale est constamment présent. Sans en avoir l'air, Knigge amène ses lecteurs à une réflexion sur le rôle de l'illusion et du jeu – ce que nos provinciaux ne comprennent guère, incapables qu'ils sont de faire la différence entre la réalité et sa représentation, victimes une première fois de leur méprise sur le jeu des acteurs, puis victimes une seconde fois quand ils deviennent eux-même acteurs par leur déguisement de carnaval, métamorphosés en personnages de théâtre avec un sérieux tout aussi ridicule.

*Les nombreux dialogues des personnages entre eux, et du narrateur et du lecteur (car l'écriture est pour Knigge « une conversation avec le monde des lecteurs ») donnent une vie concrète et une présence animée aux différents protagonistes. On sait l'importance idéologique et esthétique que recouvrait le dialogue au XVIII^e siècle; en Allemagne, on appréciait de plus en plus la surprise, l'esthétique de l'inattendu, de la variété et de la brièveté que, du théâtre, on essayait de transposer au roman. Un critique de la Bibliothèque générale d'Allemagne, l'un des principaux organes de l'*Aufklärung* tardive, écrit à propos de la parution du roman dialogué de F.T.Hase, Gustav Aldermann (1779) :*

Il en est de la lecture à la mode comme de la coiffure de nos dames : toutes deux ont du prix par le changement et la nouveauté ; une éternelle monotonie lasse l'œil et l'âme. Les récits de longue haleine racontés par une seule voix et sur un seul ton ne sont pas depuis longtemps du goût du lecteur. Le style épistolaire fut, après que Richardson eut frayé le chemin, le costume à la mode des romans ; mais les bavardages impertinents de certains correspondants en ont dégoûté très souvent le lecteur et fait place aux dialogues, et les produits de composition mélangée ont été jusqu'ici les plus habituels. Notre auteur a trouvé le nouveau chemin et comme le titre le mentionne, il a dramatisé tout son roman.

Ce critique ne fait que reprendre une constatation générale : à l'animation du dialogue est ajoutée la vivacité de la représentation. Par le fait que ce sont les personnages eux-mêmes qui exposent leurs propres sentiments et leurs propres idées. Hume et Diderot ont suffisamment montré la différence entre le fait de décrire un effet et de le produire.

Le dialogue permet enfin de faire, non seulement une série de portraits de différents types, mais d'articuler l'individu dans la société. Il montre l'homme comme membre de la société, vivant au sein d'un tissu de relations humaines dans lequel il est amené à se situer et se développer par le contact avec ses semblables.

La verve de Knigge se déploie dans ce qu'il appelle « un innocent badinage », dans un monde aux horizons bornés et limités dont il sait tracer le pittoresque tableau, tout en employant tous les artifices romanesques de la littérature de l'époque – quiproquos d'auberge, insertion de sermons, histoire dans l'histoire – ou des thèmes fort à la mode comme la critique du critique, la satire de la sentimentalité, la parodie du merveilleux, le rythme picaresque du récit, etc. L'appel au lecteur, employé par Fielding et Sterne principalement, est fréquent. Le narrateur ne manque en effet pas une occasion pour intervenir, jouer au chat et à la souris avec son public : il voit celui-ci branler la tête, trépigner d'impatience pour connaître la suite de l'aventure, se lamenter, de telle sorte qu'il est contraint de ménager sa sensibilité. Le lecteur, que l'on se fait fort d'appeler bienveillant et bienveillant, est frustré, il doit ronger son frein, endurer l'attente que lui ménage un narrateur qui feint de prendre son rôle au sérieux et qui accepte de donner des éclaircissements par bonté d'âme. Ce même narrateur n'hésite pas à renoncer à peindre une scène plus longtemps, renvoyant le lecteur aux descriptions des romans et des comédies, à se plaindre de l'avarice de son éditeur qui ne veut pas ajouter quelques gravures d'illustration destinées à produire de l'effet et enfin à louer lui-même son propre style, en l'absence de critique qualifié pour le faire et à confesser que, « sans me vanter, je ne suis pas tout à fait novice dans les peintures poétiques, que je sais assez bien employer le crescendo et le diminuendo, et que mon expression est pour le moins aussi noble et forte que celle de la plupart de nos faiseurs de romans et de comédies. » L'ironie de l'auteur lui permet d'interrompre son récit au point culminant et d'intervenir par des réflexions sur son histoire, ajoutant ainsi du piquant à l'affaire, tout en soulignant l'habile maîtrise de son art illusoire. Il fait preuve cependant d'une bienveillance dont le lecteur lui sait gré, en dénouant heureusement les fils de l'intrigue par un happy-end qui ramène au bercail nos Don Quichottes, trompés à de nombreuses reprises par les apparences, heureux de retrouver la paix (ou presque) d'un foyer qu'une vaniteuse folie leur avait un instant fait quitter pour leur malheur, leur instruction et notre plaisir.

Alain Montandon